

DIMANCHE

15 OCTOBRE 1967

ARGUS de la PRESSE

Tél. : 742-49-46 - 742-98-91
21, Bd Montmartre - PARIS 2^e

N° de débit _____

L'ORIENT
BEYROUTH

16 OCTOBRE 1967



A la

Boîte aux Lettres

« Un art en plein éclatement »

Monsieur le Directeur,
Je vous communique les réflexions suivantes du critique d'art Conil Lacoste parues récemment dans le journal « La Monde ». Les réflexions de M. Lacoste confirment la thèse que j'ai soutenue dans mon « Essai sur l'art et la civilisation de ce temps » :

« On pouvait, depuis plusieurs années déjà, s'interroger sur les chances que les élaborations les plus saugrenues de l'avant-garde — mobiles en ferraille, collages, poubelles, nylons carbonisés — conserveront, dans un demi-siècle, d'être reconnues comme des œuvres d'art lorsque nos petits-enfants les découvriront parmi la brocante d'un grenier ou le tohu-bohu d'une cave, à supposer même qu'elles leur parviennent in-

tactes.

« Encore s'agissait-il le plus souvent, dans ce passé récent, de matériaux de réemploi détournés de leur fonction initiale par l'auteur du montage : et l'on s'était habitué à cette nouvelle forme de sculpture. Les choses vont plus loin aujourd'hui : désormais, c'est dès leur sortie de l'atelier, ou plus exactement dès le stade de leur fabrication première que les réalisations, flambant neuves, des officines les plus « dans le vent » de New York, de Londres et de Paris encourrent cette équivoque, si d'aventure elles s'égarèrent hors du circuit de la consommation artistique. Il suffit, pour s'en convaincre, de transiter par les sous-sols du Musée d'art moderne à la veille de la Biennale des jeunes artis-

tes : en certains cas, on défierait les plus éclairés de nos conservateurs de distinguer l'œuvre à exposer de son emballage.

« Cela était vrai, sans doute, dès le temps des ready-made de Marcel Duchamp : mais justement, par le sens qu'il leur conférait, Duchamp entendait leur faire assumer cette équivoque. On peut douter, au contraire, que, par exemple, le sculpteur Mac-Cracken l'entende de cette oreille lorsqu'il dédie précisément A ceux qui savent la différence (c'est le titre d'un de ses envois) une simple planche de « fibreglass » de couleur vive et uniforme, appuyée au mur à la façon d'une échelle. Voyez encore l'interminable boz jaune qui, sous la désignation de « sculpture » (« émail sur

métal, collection Galerie La Tarjaruga ») et la signature, au catalogue, de l'italien Mattiacci, déroule ses anneaux jusqu'au seuil de l'exposition : partout ailleurs que sur la terrasse du Musée d'art moderne on le prendrait pour une conduite de pétrole ou un flexible de soufflerie.

« Que le réel le plus tangible et le plus humain soit élaboré à la diable, comme naguère — nous voulons dire il y a dix ou même cinq ans — ou qu'au contraire l'impeccable revête le néant, le profane risque tout autant d'y perdre son latin. »

Ces réflexions ne peuvent que faire réfléchir les jeunes artistes libanais tentés par les formes dites progressistes de l'art actuel.

Georges D. CORM

ve
»,
ne
les ver-
s 20 pa-
nages de
e de bri-
livre de
it de pa-
se, « The
r ». Tout
qui parle.
Styron a

is doute
tait peut-
rginie où
nnaissait
passé sa
près tout,
ans. Sur-
le négre »
le garçon
fermier
son pro-
struction.
aidéré de
in. Mais
dans une
affaires
son maî-

conduit à vendre le petit
Nat pour un peu moins de 500 dol-
lars. C'était la règle. Mais on n'a
pas semé dans un être sans que la
plante aille jusqu'à sa floraison :
celle de Nat fut une fleur de sang.
On se demandera, c'est d'ailleurs
souhaite William Styron, si